

Roger Moiroud

L'étrange affaire de Technolac

Une enquête du commissaire Féra

Collection Polar

Éditions ThoT



À mon Cactus

I

Au volant de sa Laguna, le Commissaire Féra se dirigeait vers Technolac. On venait de remplacer sa vieille Peugeot 607 par une nouvelle voiture. Il n'était pas contre même s'il avait du mal à se familiariser avec tous les gadgets électroniques qui peuplaient le véhicule. Les télés, les ordinateurs, les appareils photo et même les téléphones, tout était désormais d'un maniement complexe nécessitant la lecture de fastidieux modes d'emploi, au français souvent fantaisiste, complété parfois par un CD ou un DVD qui ne facilitait pas forcément les choses. Les jeunes baignaient sans difficulté dans cet univers. Ce n'était pas son cas et il pestait régulièrement contre un plantage de son ordinateur ou le comportement aléatoire de son téléphone dont il aurait bêtement souhaité qu'il ne serve, comme au bon vieux temps, qu'à téléphoner.

On était à la mi-octobre, mais, comme souvent à Aix-les-Bains et autour du lac du Bourget, le temps était beau et encore très chaud. En longeant le lac, Féra aperçut des baigneurs et de nombreux promeneurs sur la plage qui profitaient des rayons du soleil.

Féra, lui, essayait vainement de régler la climatisation de sa Laguna. Il avait oublié de lire la notice avant de partir. Il se retrouva avec une soufflerie d'air chaud qui ne lui laissa d'autre solution que d'ouvrir sa fenêtre et de se retrouver ainsi coincé

entre deux airs aussi peu rafraîchissants l'un que l'autre.

Heureusement, Technolac était tout près d'Aix. Il prit à droite en direction du Bourget-du-Lac et quelques minutes plus tard, il pénétrait sur le site de Technolac.

Il avait rarement l'occasion de venir là. Situé à l'extrémité sud du lac, sur le terrain d'une ancienne base aérienne militaire, Technolac était un de ces technopôles qui avaient fleuri en France. Il accueillait des centres de recherche, des entreprises et des établissements de formation comme l'université de Savoie ou l'école de commerce de Chambéry. C'était cette dernière qui l'avait sollicité pour une conférence. Il n'était pas très chaud, mais Marc Verlot, le procureur, lui avait laissé entendre qu'il en allait de l'image de marque de la police auprès des futurs dirigeants et Féra avait finalement accepté. Le sujet imposé était d'une banalité affligeante : « Existe-t-il des crimes parfaits ? » Féra avait néanmoins pris soin de préparer le canevas de son intervention.

Incapable d'utiliser le GPS de sa Laguna, il réussit quand même, sans trop de difficultés, à rejoindre le parking de l'école après avoir suivi des allées qui portaient toutes des noms de lac.

Au moment où il se présentait à l'accueil, il vit venir vers lui une jeune femme souriante, en jeans et chemisier blanc :

— Commissaire Féra ? lui demanda-t-elle, je me présente Jade Lana, professeure en ressources humaines. Merci d'avoir répondu favorablement à notre invitation. Si vous voulez me suivre.

Elle le conduisit à un amphi, qui devait pouvoir contenir deux cents personnes. Seules une cinquantaine de places étaient occupées, ce qui ne surprit pas Féra. On l'avait prévenu : ces conférences étant facultatives, les étudiants étaient libres d'y assister ou non. Il constata, ce qui ne fut pas pour lui déplaire,

qu'il y avait une majorité de filles, belles pour la plupart.

Il posa sur le pupitre de l'estrade ses quelques notes et sa montre, habitude contractée lorsqu'il donnait des cours de droit pénal à l'école de police, et commença son exposé. Il développa un thème qui lui était cher, il y avait selon lui deux sortes de crimes parfaits : ceux, instruits par la police, et pour lesquels l'enquête n'avait pas permis de trouver le ou les coupables, et, ceux des morts considérées comme naturelles ou accidentelles, qui n'avaient donc pas donné lieu à l'ouverture d'une enquête, mais qui étaient bel et bien des crimes. Dans le cercle familial, on en trouvait un nombre considérable, des crimes passionnels aux mobiles sordides avec un héritage à la clé.

À la fin d'un exposé qui dura une heure, Féra rappela que la police avait un rôle limité en matière de crime puisqu'elle ne pouvait agir que lorsqu'il était décidé d'ouvrir une enquête, quand une présomption de crime existait. Par là même, beaucoup de coupables n'étaient jamais découverts. Ce n'était bien sûr pas une incitation au crime. La police continuerait sans relâche à poursuivre les criminels, mais il y aurait toujours des crimes parfaits, connus, mais irrésolus, ou inconnus.

Jade Lana demanda s'il y avait des questions dans la salle – il n'y en eut pas –, et remercia Féra pour son intervention. Les élèves applaudirent mollement et quittèrent la salle en bavardant.

Seul un adolescent descendit les gradins de l'amphi et se dirigea vers Féra. Il avait le physique impressionnant d'un étudiant de campus américain, mais il s'adressa à Féra d'une voix douce et d'un ton policé :

— Bonjour, monsieur le commissaire, j'aurais voulu vous parler. Auriez-vous quelques instants à m'accorder ?

— Si vous voulez, dit Jade Lana, vous pouvez utiliser mon bureau. Vous serez plus à l'aise.

Ils la suivirent à l'étage au-dessus. Le bureau comportait deux fauteuils visiteurs dans lesquels ils s'installèrent.

— Je vous laisse, commissaire, lui dit Jade, je donne un cours et encore merci pour votre conférence. Au revoir Philippe, à demain.

Une fois Jade Lana partie, l'étudiant se présenta :

— Je m'appelle Philippe Delaz et je suis en troisième année de l'école de commerce. Je n'avais pas l'intention de venir au commissariat vous raconter mon histoire. Mais, lorsque j'ai entendu votre conférence, j'ai pensé qu'il fallait que je vous dise ce à quoi j'ai assisté, malgré moi, hier en début d'après-midi.

— Allez-y, dit Féra, qui, devant les circonlocutions de son interlocuteur, regrettait déjà d'avoir accepté cet entretien.

— Voilà, monsieur le commissaire. Après le déjeuner, les jours de cours, nous avons l'habitude, à quatre ou cinq, d'aller boire un café au Piazza Express, un restaurant proche de l'école. Quand nous sommes pressés, nous le prenons au bar. Lorsque nous avons plus de temps, nous aimons, s'il y en a un de libre, nous installer dans un box.

Féra avait du mal à dissimuler son impatience. Il avait envie, comme il l'aurait fait avec un suspect, de lui crier : « Au fait, au fait ! »

— J'en arrive à l'histoire elle-même, poursuivit Philippe, comme s'il avait senti l'impatience de Féra. Vers quatorze heures, nous avons quitté l'établissement. Au bout de quelques mètres, je me suis aperçu que j'avais oublié la serviette où je range mes livres et mes notes de cours. Je suis donc retourné vers le box et j'ai retrouvé ma serviette qui était restée sous la banquette. Pendant que j'étais accroupi pour la récupérer, j'ai entendu deux personnes qui venaient de s'installer dans le box d'à côté. J'allais me relever quand j'ai entendu l'un d'eux dire :

« Là on sera tranquille pour parler. » Poussé par la curiosité, je suis resté sous la banquette. Je n'ai pas entendu toute leur conversation, parce qu'ils parlaient à voix basse, mais j'ai retenu les phrases suivantes : « On se voit pour la dernière fois. L'opération est confirmée pour vendredi. Lui éliminé, nous aurons le champ libre. On se retrouve sur place, comme prévu. » Et j'ai entendu les deux hommes car, à leurs voix, il s'agissait de deux hommes, se taper dans la main comme deux paysans à l'issue de la vente d'une vache. J'aurais dû me relever lorsqu'ils sont partis, mais j'avoue que je n'en ai pas eu le courage. Je suis même resté un long moment sous la table de crainte qu'ils ne reviennent. Puis je suis sorti du box et j'ai quitté rapidement le café sans demander mon reste. J'ai seulement remarqué, en jetant un coup d'oeil à leur box en partant, qu'il n'y avait pas de verres. Ils n'avaient pas dû consommer. J'étais bien décidé à ne parler à personne de la conversation que j'avais surprise. Mais en vous écoutant tout à l'heure, je me suis dit que je devais vous mettre au courant. Si quelqu'un peut faire quelque chose, c'est vous. Voilà, vous savez tout, commissaire.

— Vous n'avez pas vu les hommes, mais avez-vous quelque chose à dire sur leurs voix ? Avaient-ils un accent ?

— Comme je vous l'ai dit, ils parlaient à voix basse, mais je n'ai pas noté un accent particulier.

— Avez-vous une idée de leur âge ?

— Ce n'étaient pas des jeunes, pas des étudiants. Je dirais, d'après leur façon de s'exprimer, qu'ils pouvaient avoir entre trente et cinquante ans.

Féra se serait bien passé de ce type de confiance. Il n'en remercia pas moins Philippe de son témoignage et de la confiance qu'il lui avait accordée. Il lui demanda où se trouvait exactement le Plaza Express. Philippe le lui indiqua et lui précisa que le

café fermait à 15 heures. Féra prit ses coordonnées pour pouvoir le recontacter et lui laissa sa carte de visite.

Le lendemain, vers treize heures, Féra alla au Plaza Express où il commanda une bière blanche, pour la soif. Il s'installa dans le box qu'avait occupé Philippe et qui venait juste de se libérer. C'était l'heure de pointe et il y avait du monde, comme la veille. Il vérifia qu'une personne accroupie dans le box n'était pas visible de l'autre box et que les conversations s'entendaient parfaitement d'une table à l'autre.

Par acquit de conscience, il interrogea discrètement un barman sur les deux hommes.

— Ne perdez pas votre temps, monsieur le commissaire, dit le barman qui l'avait reconnu. Le personnel tourne tous les jours. En plus, deux hommes en plein coup de feu de midi, cachés dans un box et qui, d'après ce que vous me dites, n'auraient pas consommé... personne n'aura fait attention à eux. Vous les cherchez pourquoi au fait ?

— Rien d'important, répondit évasivement Féra qui partait déjà rejoindre sa Laguna et qui rentra chez lui sous un froid polaire, à cause de la climatisation qui fonctionnait à fond dans le sens inverse de la veille.

Il se promit de lire le mode d'emploi tout en sachant pertinemment qu'il ne le ferait pas. Ce genre de document avait la capacité de le mettre dans tous ses états au même titre que les conseils de montage des meubles achetés en kit.

Le soir, en rentrant chez lui, il partit avec Pluche, son caniche noir, faire le tour du terrain de golf. Il aimait arpenter cet espace non pas au trot des joggeurs, mais en marchant et en réfléchissant. Le soleil s'était caché derrière la dent du Chat. Il faisait bon. La fraîcheur de l'air était accentuée par l'arrosage du terrain de golf et la quiétude entrecoupée par le bruit inimitable de la frappe des petites balles.

Fallait-il s'occuper de cette affaire ? Fallait-il laisser tomber comme la raison l'y incitait ? Ils étaient quotidiennement assaillis de coups de fil, de lettres anonymes qui dénonçaient les comportements d'un voisin, d'un parent. Dans la quasi-totalité des cas, ils ne donnaient pas suite. Il aurait pu en parler à Gérard Moreau, le substitut. Mais il savait d'avance la réponse : « Laissez tomber, Féra et occupez-vous plutôt des enquêtes en cours. »

Il fit, cette nuit-là, un horrible cauchemar : deux hommes cagoulés tenaient par les pieds un troisième homme au-dessus d'une cuve remplie de chaux vive. L'homme criait : « Commissaire, faites quelque chose. Venez à mon secours ! » Puis les hommes laissaient tomber le corps dans la cuve et un cri insoutenable retentissait. Quand il se réveilla, Féra s'aperçut que c'était Pluche qui hurlait. Féra, en se retournant, était en train de l'écraser de tout son poids. Dès qu'il se fut dégagé, Pluche alla se blottir, en maugréant, dans sa panier.

Le lendemain, Féra arriva à son bureau à 9 heures. Renaud Durieux et Isabelle Dubaye, son adjointe, étaient déjà là. Féra leur proposa d'aller prendre un café à la brasserie Leffe. Il se sentirait mieux pour leur parler.

Une fois qu'ils furent installés à l'intérieur, près de la verrière, Féra leur fit le récit des événements des deux jours précédents et du témoignage de Philippe. Il avait jugé utile de connaître leur avis. Il savait qu'il pouvait compter sur leur liberté d'expression et sur leur discrétion.

— Je ne vois pas très bien, commença Renaud, en l'absence de tout indice, ce que nous pourrions faire, ni comment, si meurtre il doit y avoir, nous pourrions l'empêcher. Si j'ai bien compris, il doit avoir lieu demain.

— Cependant, continua Isa, on pourra peut-être essayer de

recenser tous les décès qui surviendront et, si ces hommes ont parlé sérieusement, tenter d'identifier le meurtre qu'ils auront commis.

— En tout cas, je vous demande une discrétion absolue. Vous êtes les seuls à être au courant. Je n'en ai pas parlé au substitut. Je n'en parlerai qu'à mon amie Claudia Bertoli qui, en tant que journaliste au *Dauphiné*, pourra peut-être nous aider à retrouver l'éventuelle victime. Je partage malheureusement votre sentiment : nous ne pourrons pas empêcher ce meurtre. Je suis personnellement convaincu que Philippe a dit la vérité. La seule hypothèse optimiste serait que les hommes aient aperçu l'étudiant et qu'ils aient voulu jouer un tour d'un goût douteux, en mettant en scène un faux projet de meurtre.

De retour à son bureau, Féra téléphona à Claudia Bertoli. Ils avaient eu une liaison lorsqu'ils habitaient tous les deux à Paris. Ils s'étaient retrouvés en Savoie. Ils n'avaient pas repris leur relation amoureuse, mais ils gardaient entre eux une forte complicité.

— Bonjour Claudia. J'aurais besoin que l'on se voie.

— C'est professionnel ou c'est amical ?

— Professionnel.

— Tant pis. Disons ce soir au restaurant de ton choix vers vingt heures.

— Alors, aux « Couleurs du temps » à Technolac.

— Je ne connais pas, mais, avec mon GPS, je trouverai bien. À tout à l'heure.

Claudia, eut sa demi-heure habituelle de ce qui n'était même plus un retard, mais une « arrivée différée programmée », comme aimait le dire Féra.

Ils s'embrassèrent amicalement et ils passèrent commande d'une dorade pour Claudia et d'une entrecôte pour Féra.

— Alors, dis-moi tout, lui demanda Claudia.

Féra ne se fit pas prier et après avoir trinqué avec Claudia, il but un demi-verre d'une excellente mondeuse de chez Trosset, il lui fit le récit de sa rencontre avec Philippe Delaz et de ses révélations. Il lui fit aussi part des réactions de Renaud et d'Isa, les seuls, précisa-t-il, à être dans la confidence.

— Je pense qu'ils ont raison, lui dit Claudia. Je ne vois pas comment tu pourrais intervenir pour empêcher ce meurtre. Toutefois, et je pense comprendre pourquoi tu m'as invitée, si un crime doit être commis vendredi dans les environs, il est peut-être possible d'identifier la victime et de remonter ensuite aux assassins. Il y a de fortes chances, vu le lieu de rencontre des deux hommes, que l'entreprise en question se situe sur Technolac. Cela étant il y a une centaine d'entreprises sur le site. La recherche risquerait d'être longue. La seule solution, effectivement, ce serait de retrouver la victime.

— J'aimerais que tu puisses recenser au travers des faits divers, accidents, avis nécrologiques tous les décès qui auront lieu ce vendredi.

— Je pense que je pourrai avoir ces éléments, mais pas avant jeudi prochain. Lorsqu'il s'agit de morts naturelles, ou prétendues telles, les proches ne communiquent pas toujours rapidement l'avis de décès.

— Tu as raison. Et comme je le disais dans ma conférence, la majorité des « crimes parfaits » se présentent comme des morts naturelles. Je suis désolé de te mettre à contribution sur une histoire qui tient à bien peu de chose. Mais je ne me sens pas le droit de ne rien faire. Si tu peux passer jeudi prochain à mon bureau, on fera le point avec Renaud et Isa.

Ils prirent un café et se quittèrent rapidement, Claudia avait conscience que cette affaire perturbait Féra.